

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **82 (1994)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Identité sexuelle: la parole aux homos

*Pour les lesbiennes et pour les gays,
la féminité et la masculinité ne sont pas fondées par la référence
au sexe opposé. Ce qui compte principalement à leurs yeux,
c'est l'altérité mutuelle des individus.*

Qu'est-ce qu'une femme, qu'est-ce qu'un homme? Mis à part les strictes données biologiques, ces questions n'ont jamais reçu de réponse satisfaisante depuis que le monde est monde (si c'était le cas, ça se saurait!). Et à notre époque de remise en cause des stéréotypes sexuels traditionnels, le flou ne fait qu'augmenter.

Le problème de l'identité féminine et masculine, tel qu'il se pose dans nos sociétés marquées par le féminisme et la destruction des cadres de référence anciens, a été souvent traité dans nos colonnes. Cette fois, nous avons eu envie de l'aborder à partir de l'expérience d'une catégorie de la population – les homosexuel-le-s – pour laquelle l'un des critères classiques majeurs de la féminité et de la masculinité – à savoir la référence fondatrice au sexe opposé, par

le biais, notamment, du désir – n'a de toute façon pas cours.

Qu'est-ce qu'une femme, qu'est-ce qu'un homme, du point de vue des lesbiennes et du point de vue des gays? L'affirmation de l'identité homosexuelle est-elle devenue plus facile dans une société où l'hétérosexualité, majoritaire, ne prend plus nécessairement la forme d'une relation de dépendance/domination entre les deux sexes, qui peuvent dès lors plus librement puiser leur propre sens en eux-mêmes?

Interrogations vertigineuses que notre enquête laisse bien évidemment ouvertes. Mais dont il importait au moins de signaler l'émergence, à un moment historique où le féminisme revisite de fond en comble la question de la différence sexuelle.

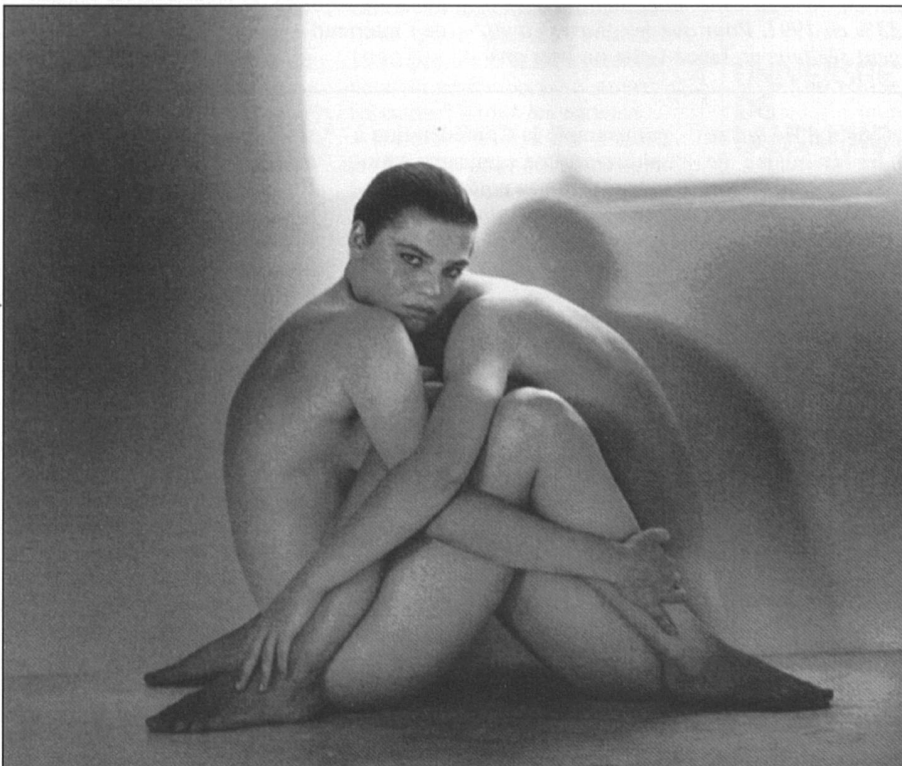
Tout d'abord, en guise d'introduction, nous avons demandé à un groupe de

Une identité créée de toutes pièces?

(pbr) – C'est au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle que l'homosexualité devient une maladie. Plus ou moins tolérée selon les époques, elle représente à ce moment la bête noire des psychanalistes et de la police. Le XIX^e siècle voit aussi naître la définition de l'identité par la préférence sexuelle. En effet, le terme «homosexualité» est créé en 1869, et entre dans le langage courant dans les années 1890, de même que son antonyme «hétérosexualité». Finalement, ce siècle est aussi celui d'une différenciation toujours plus poussée entre l'homme et la femme.

Ces éléments ne sont pas étrangers à la constitution d'une identité homosexuelle, créée dans une large mesure par l'apparition d'un terme qui n'a pas existé durant des siècles. Comme l'explique Jeffrey Weeks, co-auteur d'un livre sur la construction culturelle de la sexualité*, «jusqu'à ce que la sexologie leur (les pratiques homosexuelles) ait collé une étiquette, l'homosexualité n'était qu'une partie vague du sentiment d'identité. L'identité homosexuelle, telle que nous la connaissons, est donc une production de la classification sociale dont le but essentiel était la régulation et le contrôle. Nommer, c'était emprisonner.»

* Jeffrey Weeks, *Questions of Identity*, in Pat Caplan (ed.), *The cultural Construction of Sexuality*, Routledge, London, NY, 1987.



Homme? Femme? Quelle signification pour les lesbiennes et les gays?

femmes homosexuelles de nous aider à poser le cadre général du vécu lesbien dans notre société. Ensuite, avec un autre groupe de lesbiennes, nous avons tenté de cerner de plus près la question de l'identité sexuelle et la distinction entre différence sexuelle et altérité. Enfin, nous nous sommes tournées vers un groupe d'hommes homosexuels, pour réfléchir avec eux sur la notion de masculinité.



Les lesbiennes: une minorité dans la minorité

Les lesbiennes ont de la peine à faire reconnaître leur identité sociale. Même les féministes tiennent à se démarquer.

«**L**esbiennes, la fin du tabou». «Wenn Frauen Frauen lieben». «Lesbianas: el otro amor». En cet automne 1993, à quelques semaines de distance, trois grands hebdomadaires européens, le français *Globe*, l'allemand *Stern* et l'espagnol *El País* braquent leurs projecteurs sur le lesbianisme. «Fini le militantisme des années huitante; les lesbiennes ont choisi de vivre leur homosexualité au quotidien et au grand jour. Depuis quelques mois, elles n'hésitent plus à s'afficher» lit-on dans *Globe*.

S'il faut croire ces magazines, les lesbiennes seraient en train de sortir du silence dans lequel elles vivent depuis la nuit des temps. Pourtant, la réalité telle qu'elle se présente en Suisse romande ne correspond pas vraiment à cette analyse. Les lesbiennes sont partout mais ne se montrent pas. Seule structure en Suisse romande qui leur offre des activités culturelles, sociales et politiques, le Centre Natalie Barney de Genève est officiellement homosexuel depuis deux ans. Avant, l'appellation plus générique de Centre Femmes voilait une réalité qui n'osait pas dire son nom. Dans le centre de documentation de la belle villa de l'avenue Peschier à Genève, Barbara, employée de bureau, Béatrice, dactylo, Edwige, étudiante, et Sylvie, avocate, membres du Centre Natalie Barney, toutes dans la vingtaine et la trentaine, parlent de leur identité, de la difficulté de s'affirmer en tant que lesbiennes et de l'importance d'avoir un lieu à soi. Les trois premières ont accepté de donner leur prénom. Quant à Sylvie, il s'agit d'un nom d'emprunt.

«L'homosexualité est d'abord masculine.» Barbara relève en une phrase un des traits qui a longtemps caractérisé l'homosexualité féminine: son inexistence. Si dans quelques pays européens, aux États-Unis et en Suisse alémanique les lesbiennes commencent à faire leur «coming-out», ce n'est pas encore le cas en Suisse romande.

La conspiration du silence

L'identité lesbienne naît non seulement dans le manque de modèles, mais aussi et surtout dans le silence. Un silence de plomb qui nie tout simplement une sexualité différente, ce d'autant plus qu'il s'agit



(Photomania)

d'un désir dirigé vers les femmes. Donc pas ou peu dangereux dans un système patriarcal où l'homme et sa sexualité prennent la première place. Dans ce système, contrairement à la représentation de l'homosexualité masculine chez les hétérosexuels (bien que rejetée, elle existe en tant que telle, c'est-à-dire comme forme de sexualité irréductible au désir hétérosexuel), la représentation du lesbianisme n'est pas autonome, mais s'intègre à la sexualité masculine: en effet, la vision imaginaire de deux femmes enlacées excite le mâle qui aspire à devenir le troisième acteur, seul susceptible de satisfaire correctement (au moyen de son pénis) des femmes «qui s'amuse entre elles». Qui s'amuse, car du moment que le phallus est absent de la relation sexuelle, il ne peut s'agir à leurs yeux d'une vraie sexualité.

«Les lesbiennes n'ont pas encore beaucoup d'identité en Suisse romande. Lorsqu'elles sont représentées, c'est uniquement dans leurs extrêmes. Les médias, s'ils parlent des lesbiennes – mais en général ils préfèrent parler des homosexuels masculins – récupèrent les stéréotypes» explique Barbara. (Parmi les préjugés les plus courants, on trouve la virago qui ne peut s'empêcher de caricaturer l'homme, la vicieuse à la sexualité débridée et insatiable ou la mal baisée). Béatrice, dactylo, souligne que «les homosexuels masculins

ont une histoire et un passé que nous n'avons pas encore. Ils ont l'expérience du groupe, les lesbiennes pas.»

Manquant de modèles, n'ayant pratiquement pas l'expérience de la militance, les lesbiennes éprouvent de la peine à se construire une identité, peut être plus que les gays qui ont une habitude plus longue de la revendication ouverte et publique. Certaines lesbiennes vont jusqu'à sous-entendre que leur identité sexuelle est plus fragile que l'identité homosexuelle masculine. «Nous sommes des femmes dans un monde d'hommes. Les gays ont développé une identité, une mode grâce à leur mouvement» lance Barbara. Pour Edwige, «la société patriarcale joue en faveur des homos masculins, même si elle les rejette».

Rejet des féministes

Si le mouvement homosexuel féminin a de la peine à émerger, c'est qu'il est coincé entre deux pôles majeurs de défense des minorités qui ne se préoccupent pas du «sous-groupe» constitué par les lesbiennes: le féminisme et le gayisme. Nombreuses sont les homosexuelles qui ne s'identifient pas à ce dernier mouvement, souvent caractérisé par une indifférence toute patriarcale à l'égard d'une minorité



minoritaire. Et dans de nombreux cas, les féministes ont tenu à se démarquer des lesbiennes afin d'échapper au stéréotype qui voulait que toute féministe soit une «gouine». Par cette prise de distance, les féministes souhaitaient donner une légitimité à leur mouvement.

La déception pointe chez Barbara. «Une lesbienne se construit une identité par pièces détachées, car elle n'a pas d'images auxquelles se référer. L'homosexuelle doit trouver ses propres sources. Elle ne peut pas compter sur les féministes. Pour ces femmes engagées, la défense du lesbianisme n'est pas une cause féministe, alors qu'elles sont censées soutenir les femmes faibles. J'ai l'impression que les féministes nient notre existence.»

Vous avez dit lesbienne?

La difficulté à se montrer et à s'engager vient aussi parfois des homosexuelles elles-mêmes, que le seul terme de lesbienne hérisse. Comme le souligne Béatrice, «ce mot fait peur». «Lesbienne est le seul mot qui appartient aux femmes. Or, beaucoup de femmes ont de la peine à valoriser la femme en général» renchérit Barbara. Cette dernière s'empêche contre l'homophobie qui règne même à l'intérieur du milieu homosexuel féminin. «Le fait que le Centre Femmes se soit



Les Deux Amies, tableau peint en 1923 par Tamara de Lempicka.

(Ed. Hazan, Paris, 1991)

transformé en Centre lesbien Natalie Bar-

ney a créé des problèmes. Certaines n'ont pas voulu de l'identité lesbienne. Ce mot à une forte connotation péjorative.»

Pour cette minorité qui cherche à exister et qui revendique une reconnaissance sociale, il est primordial de se rencontrer et de discuter. Pour fortifier une identité naissante ou déjà constituée. «L'identité peut se construire à partir du moment où on se retrouve entre minorités. Celles-ci ont besoin de contact pour se renforcer» affirme Barbara. Pour toutes nos interlocutrices, le Centre Natalie Barney a joué un rôle important dans l'affirmation de leur identité. Sylvie a ressenti une identité fortement fragmentée. En venant au centre, cette jeune avocate cherche à se renforcer pour pouvoir s'assumer à l'extérieur. Même chose pour Béatrice et Edwige, qui aimeraient vivre leur homosexualité en toute quiétude sur leur lieu de travail.

Silencieuses et invisibles jusqu'à nos jours, les lesbiennes commencent malgré tout à s'affirmer et à vivre de plus en plus ouvertement leur différence. Cette attitude ne va pas sans problèmes. Le poids de la norme fait encore souvent plier les échine. Alors qu'en Suisse alémanique un livre intitulé *Coming-Out*, et entièrement réalisé par des homosexuelles, vient de paraître, confirmant une tendance à l'ouverture, les lesbiennes romandes font figure de parentes pauvres du devenir public. On ne saurait les en blâmer: pour exister, il faut d'abord être nommée. Or, de ce côté-ci de la Sarine, tout le monde – médias, femmes et hommes politiques, monde culturel, etc. – semble s'accorder pour ne jamais prononcer le mot fatidique. Lequel? Mais vous savez, ces femmes qui..., les... Les quoi?

Patricia Briel

Nature ou culture?

(pbr) – L'homosexualité a longtemps été perçue sinon comme une maladie, du moins comme une perversion d'ordre pathologique. Malgré l'évolution des mœurs, l'homophobie reste un phénomène encore largement répandu dans toutes les strates de la société. Pour l'homophobie, comme pour de nombreuses personnes qui se disent tolérantes, l'homosexualité représente une forme de sexualité contre nature, dans la mesure où le sexe de l'homme et de la femme sont faits pour s'imbriquer l'un dans l'autre.

Pourtant, de tout temps, des hommes et des femmes illustres ont tenté de démontrer que l'homosexualité était aussi naturelle que l'hétérosexualité. La recherche du plaisir primant généralement chez les êtres humains sur l'envie de procréer, certains auteurs ont même accordé un caractère culturel à l'hétérosexualité. Dans la mesure où la société, pour organiser sa survie, doit favoriser de toutes les façons possibles une attitude hétérosexuelle pour lutter contre un penchant qui ne serait que trop naturel et qui pourrait signifier, à terme, la disparition de l'espèce humaine.

Ainsi André Gide écrit-il dans *Corydon*, paru de 1911 à 1924: «Songez que, dans notre société, dans nos mœurs, tout prédestine un sexe à l'autre; tout enseigne l'hétérosexualité, tout y invite, tout y provoque, théâtre, livre, journal,

exemple affiché des aînés, parade des salons, de la rue.» Autant d'éléments vivants, selon Gide, à «maintenir au coefficient voulu l'hétérosexualité humaine afin d'arrêter l'espèce humaine sur la pente de ces mœurs (...) décrétées anormales.»

Les anciens philosophes et auteurs grecs (Aristophane, Aristote, Euripide, Platon, etc.) n'ont pas cherché de causes à un phénomène qu'ils estimaient naturel. Dans *Corydon*, André Gide démontre de façon magistrale l'absence de fondement de la thèse qui veut que l'homosexualité soit contre nature. «La vérité c'est que cet instinct, que vous appelez contre nature, a toujours existé, à peu près aussi fort, dans tous les temps et toujours et partout – comme tous les appétits naturels.» Dans le *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir n'hésite pas à écrire: «Et si l'on invoque la nature, on peut dire que naturellement toute femme est homosexuelle.»

Alors, culture ou nature? Il serait hors de propos d'apporter ici une réponse. Une chose est certaine: autant les hétérosexuels n'ont pas à justifier leur préférence sexuelle, autant de nombreux homosexuels cherchent encore aujourd'hui une légitimité à leurs pratiques. Quitte parfois à se mettre en quête d'éventuelles causes sociales, psychologiques, hormonales, et/ou génétiques.



Les voies infinies de l'altérité

Cinq femmes, homosexuelles, tentent de cerner leur identité sexuelle.

Un dimanche après-midi de novembre, dans un appartement chaleureux, quelque part en Suisse romande. Sur la table: gâteaux, biscuits et fruits, boissons pour tous les goûts. Autour de la table, cinq femmes, entre la quarantaine et la cinquantaine, toutes de profession libérale. Marguerite vit avec Annie et Claire-Lise vit avec Sarah, Huguette est momentanément «single», après la fin récente d'une longue relation avec une autre femme.

Marguerite: «Je suis lesbienne depuis toujours. Je sais depuis l'âge de 11 ans que j'aime les femmes. Je peux être fortement attirée sexuellement par un homme et vivre avec lui de très bons moments, mais après, très vite, je m'ennuie!»

Annie: «Pour moi c'est difficile de me définir comme lesbienne, hétérosexuelle ou bisexuelle. J'ai aimé des hommes. J'ai été mariée. Depuis treize ans je vis avec Marguerite, je l'aime, et dans ma relation actuelle il n'y a absolument pas d'ambivalence, mais si je devais perdre ma compagne je ne sais pas si je recommencerais une histoire avec un homme ou avec une femme.»

Claire-Lise: «Moi aussi je pourrais un jour me remettre avec un homme. J'ai été mariée, j'ai des enfants. Je ne me considère pas vraiment lesbienne. La prise de conscience de mon amour pour Sarah, qui dure depuis plus de dix ans, a été très conflictuelle.»

Sarah: «Moi, en revanche, je me considère vraiment lesbienne. Cela signifie aussi faire partie d'une catégorie socialement et politiquement opprimée. Pour moi, les hommes peuvent être au maximum des camarades de jeu.»

Huguette: «Je me sens sur un terrain mouvant. J'ai vécu des histoires avec des hommes, sans grand investissement. Quand j'ai découvert mon homosexualité, je me suis sentie soulagée. Ma relation avec mon ex-amie m'a fait me sentir plus complète. Mais je ne sais pas de quoi l'avenir sera fait.»

Il y a autant de manières d'être lesbienne que d'être hétérosexuelle, et cinq heures de débat passionné ne feront que renforcer ce constat de diversité. Cependant, sur un certain nombre de points qui se trouvent au

cœur de ce dossier, Marguerite, Annie, Claire-Lise, Sarah et Huguette tiennent à peu près le même langage.

Ainsi se sentent-elles toutes femmes à 100%, affirmant en chœur que la féminité n'est nullement liée à l'hétérosexualité.

Annie: «Ce n'est pas de coucher avec un homme qui fait qu'on se sent femme.»

Huguette: «On se sent femme dans la manière de vivre le désir sexuel, mais ce désir n'est pas nécessairement désir d'un homme.»



Se sentir moins opprimée dans son identité de femme.

(Louis Janmot)

Certaines vont jusqu'à dire que leur féminité s'accomplit justement dans l'homosexualité.

Sarah: «Dans ma norme, se sentir femme c'est aimer une femme.»

Claire-Lise: «Je me sens beaucoup moins opprimée dans mon identité de femme avec Sarah qu'avec mon ex-mari.»

Androgyne, parfois

Mais cette identité de femme, en quoi consiste-t-elle au juste? Les données biologiques, aussi importantes soient-elles (et aucune de nos interlocutrices ne les renie) ne suffisent pas à la définir.

Quant aux stéréotypes culturels, les lesbiennes s'affirment, dans ce domaine, beaucoup plus libres que les autres femmes. Par exemple, dans un couple, la répartition des tâches se fait selon les affinités de chacune. Les lesbiennes peuvent choisir à leur gré des modèles de comportement traditionnellement masculins ou féminins, jouer même d'une certaine androgynie. Alors, dans ce contexte de liberté (auquel aspirent d'ailleurs également beaucoup de femmes hétérosexuelles) et en l'absence de la référence amoureuse à l'autre sexe (qui sert parfois de critère ultime à ces dernières),

qu'est-ce que cela signifie, se sentir femme?

Marguerite fournit un embryon de réponse en expliquant pourquoi l'amour se décline pour elle au féminin: «Je n'ai jamais eu envie de «tirer un coup» avec une femme. Désirer une femme, ce n'est pas aussi évident, excitant, que de désirer un homme. C'est beaucoup plus complexe, l'affectif s'en mêle. Je me sens reconnue en aimant une femme, il y a tellement de choses qu'on peut sentir pareillement. C'est plus riche, plus intérieur, plus profond.»

Marguerite évoque un certain nombre de valeurs qui seraient le patrimoine commun des femmes, et dont le partage, en particulier dans la relation amoureuse, pourrait fournir une assise beaucoup plus authentique à l'expérience de la féminité que le rapport de séduction avec les hommes.



Dans le même ordre d'idées, Sarah décrit une identité masculine marquée par l'exercice du pouvoir et de l'oppression, par l'incapacité d'exprimer les émotions, de manifester de la tendresse...

Pour Annie, la question de la différence sexuelle, qui préoccupe tant les féministes hétérosexuelles (à preuve, les interrogations insistantes de la journaliste de service!) doit être dédramatisée. «*Ce qui compte, ce n'est pas tant l'identité sexuelle, c'est l'identité tout court. L'humanité est riche de différences beaucoup plus subtiles, beaucoup plus poétiques que la différence sexuelle, qui instaure une polarité artificielle. A la question qui suis-je, je réponds en parlant de mes goûts, de ma manière de boire le thé, de regarder une fleur, pas de mon sexe. Ce qui compte, c'est de se construire une identité autonome – des études montrent d'ailleurs que la recherche d'autonomie est particulièrement importante pour les lesbiennes pendant leur enfance! – et puis de se parler.*»

Le piment de la différence

Il n'y a pas lieu non plus de craindre que les progrès de l'égalité entre les sexes en-

gendrent une sorte d'appauvrissement, d'uniformisation des relations humaines, comme le suggère Elisabeth Badinter dans *L'un est l'autre*. Sur ce point aussi, toutes nos interlocutrices s'accordent avec véhémence.

Huguette: «*Même dans un monde égalitaire subsistera toujours le piment de la différence, parce qu'aucun individu ne ressemble à un autre. Et c'est bien pour cela que la dynamique amoureuse est indépendante du sexe. C'est vrai qu'on ne peut désirer qu'un être différent de soi, mais avec ou sans zizi, justement, l'autre est un autre!*»

Vers la fin de l'entretien, qui se prolonge de plus en plus convivialement, on en vient à parler de la maternité. Claire-Lise pense avoir eu de la chance d'avoir eu ses enfants avant de tomber amoureuse de Sarah. Huguette regrette surtout de ne pas avoir fait l'expérience de la grossesse et de l'accouchement.

Annie évoque sans grande conviction la pratique de l'insémination artificielle entre deux femmes, qui est autorisée en Hollande. Elle insiste auprès de la journaliste: «*Il faut dire que ce problème-là est très douloureux pour beaucoup de lesbiennes, c'est important!*»

Silvia Ricci Lempen

«xq 28, merci maman...»

(pbr) – Au mois de juillet 1993, une étude du National Cancer Institute parue dans la revue américaine *Science* relançait le débat sur les causes génétiques de l'homosexualité.

Selon cette recherche, l'orientation homosexuelle dépendrait – du moins en partie – de facteurs génétiques. Dean Hammer, le responsable de ce travail scientifique, a examiné les familles de 76 homosexuels mâles (une étude portant sur la structure génétique des lesbiennes est actuellement en cours). Il a observé que leurs frères étaient aussi homosexuels dans une proportion significative. En outre, il a remarqué que le nombre de parents homosexuels de ces cobayes (oncles, cousins) se révélait supérieur dans les lignées maternelles de l'échantillon.

L'équipe de Dean Hammer a alors couru vers la conclusion que l'homosexualité se transmettrait par les femmes. D'où une minutieuse inspection du chromosome sexuel X, la portion d'ADN que les mères lèguent à leurs fils (les pères fournissent l'Y). L'examen de l'ADN de quarante couples de frères homosexuels a démontré que trente-trois d'entre eux présentaient des caractéristiques génétiques communes dans la zone xq 28 du chromosome X. Le lien fut rapidement établi entre la présence de ce matériel génétique et l'homosexualité des couples de frères.

Dean Hammer et son équipe restent néanmoins prudents quant à l'interprétation qu'il faut donner aux résultats de cette recherche. Ils ont tenu à préciser que les particularités du chromosome X n'étaient pas forcément une cause directe de l'homosexualité masculine.

Les homosexuels américains ont généralement réservé un accueil positif à cette étude. Luttant depuis longtemps pour la reconnaissance de leurs droits, ils voient dans la molécule xq 28 la clé de leur accès à la normalité. En effet, une fois justifiée génétiquement, l'homosexualité ne pourrait plus être considérée comme un comportement déviant.

En revanche, les pays européens se montrent plutôt méfiants face aux conclusions de l'étude américaine. Ils dénoncent d'une part la recherche des causes d'une préférence qui n'a pas à être expliquée, et d'autre part les risques intrinsèquement liés à toute dérivation génétique. Dans l'hypothèse où l'homosexualité (rangée jusqu'en janvier 1993 par l'Organisation mondiale de la santé dans la rubrique «Troubles mentaux-troubles névrotiques de la personnalité et autres non-psychotiques») dépendrait d'un facteur génétique, l'éradication d'une sexualité différente par manipulation génétique conduirait tout droit vers un «Meilleur des mondes» où domineraient des clones hétérosexuels.

Petites annonces, grandes différences

(srl) – Qu'il s'agisse de trouver l'âme sœur ou de vivre des relations plus éphémères, les annonces de recherche de partenaires publiées par le journal de l'association Dialogai semblent inspirées, en gros, et avec des nuances, par deux attitudes foncièrement différentes quant au rôle des caractéristiques sexuelles traditionnelles dans la construction de l'identité et dans le jeu de la séduction.

Dans certains cas, le profil du partenaire idéal qui y est esquissé renvoie à l'image d'un couple symétrique, où l'attirance réciproque repose sur l'incarnation individuelle (à condition qu'elle soit masculine, bien sûr!) d'un certain nombre de valeurs humaines «unisexes» ou de type «nouvel homme». Dans d'autres cas, en revanche, se dessine un modèle de couple complémentaire, où l'un des deux partenaires joue plutôt le rôle stéréotypé de l'«homme», et l'autre celui de la «femme».

Une bonne partie des annonceurs souhaite rencontrer un compagnon «sympa, affectueux, gentil, sentimental, sensible, sensuel, simple, franc, honnête, sincère, fidèle, aimant la tendresse, la nature»: ils misent donc sur des qualités qui ne sont guère sexuellement connotées, et qu'ils pensent probablement, ou espèrent, posséder eux-mêmes. Toute différente semble être l'attitude de ceux qui veulent un partenaire «mignon, doux, passif» ou à l'opposé (beaucoup plus souvent) «musclé, poilu, actif, dominant», voire «éventuellement gradé», ou «cuir». Ceux-là paraissent plutôt chercher chez l'autre le contraire de soi.

Mieux vaut, certes, éviter les schématisations hâtives. Des exigences telles que «viril» ou «efféminés s'abstenir» peuvent aussi bien traduire une attirance pour les rouleurs de mécaniques que le désir de rencontrer un homme qui soit tout simplement bien dans sa peau. Il peut y avoir aussi une infinité de situations intermédiaires. Ce que ces petites annonces, en tout cas, montrent clairement, c'est qu'on rencontre dans l'homosexualité masculine, au même titre que dans l'hétérosexualité, tous les degrés de la polarisation sexuelle des individus, du plus infime au plus caricatural. Avec la différence que les individus sont ici toujours masculins.



La virilité gay, un modèle à inventer

*La quête de l'identité sexuelle pour un gay est un chemin douloureux.
Il revendique le droit au statut d'être humain.*

«**E**n Suisse, il est difficile de s'affirmer comme homosexuel. Les gays ne sont pas définis et reconnus positivement par leur entourage. Dans ce cadre, la prise de conscience d'une sexualité différente peut se révéler compliquée.» Michel, 25 ans, membre de l'association homosexuelle genevoise Dialogai, exprime d'emblée en peu de mots ce que ressentent ou ont ressenti de nombreux gays: la difficulté, voire la douleur de se construire une identité dans un monde où les références et les modèles homosexuels masculins sont pour la plupart négatifs (le pervers, le pédophile, l'inverti, la folle, etc.).

Jean-Pierre Sigrist, 45 ans, enseignant, fondateur de l'organisation suisse des enseignant-e-s et des éducateurs-trices homosexuels et de Dialogai, Philippe, étudiant de 28 ans, ainsi que Jean-Patrick (prénom d'emprunt), 32 ans, responsable du groupe Chrétiens et homosexuels, font tous écho à Michel. Dans une société où règne sans partage la norme hétérosexuelle, comment comprendre et accepter sa différence? Comment la vivre? Est-il possible de se forger une identité positive?

Masculin et/ou féminin?

Tant Michel que Philippe, Jean-Pierre et Jean-Patrick ont vécu péniblement le manque d'un modèle auquel s'identifier. Cette absence a freiné chez la plupart d'entre eux le processus de construction de l'identité sexuelle. En équilibre précaire sur la corde qui relie les pôles masculin et féminin, ces funambules de l'identité ont balancé d'un côté et de l'autre, sans jamais pouvoir totalement rejoindre l'un de ces axes. «J'ai eu de la peine à trouver un modèle viril satisfaisant pour mes aspirations lance Philippe.

J'étais un garçon, mais le monde des femmes m'intéressait plus. J'avais l'impression que le monde des hommes était plus brutal, très rationnel et concret alors que j'aime ce qui est mystérieux. En même temps, j'ai ressenti une forte pression sociale. Je devais correspondre à un modèle social masculin. Mais dès l'adolescence, je me suis rendu compte que je n'étais pas attiré par les femmes.»

Inquiétante prise de conscience pour Philippe. Son identité sexuelle commence alors à lui causer des difficultés. «Il existe une image tenace dans la société: si je ne suis

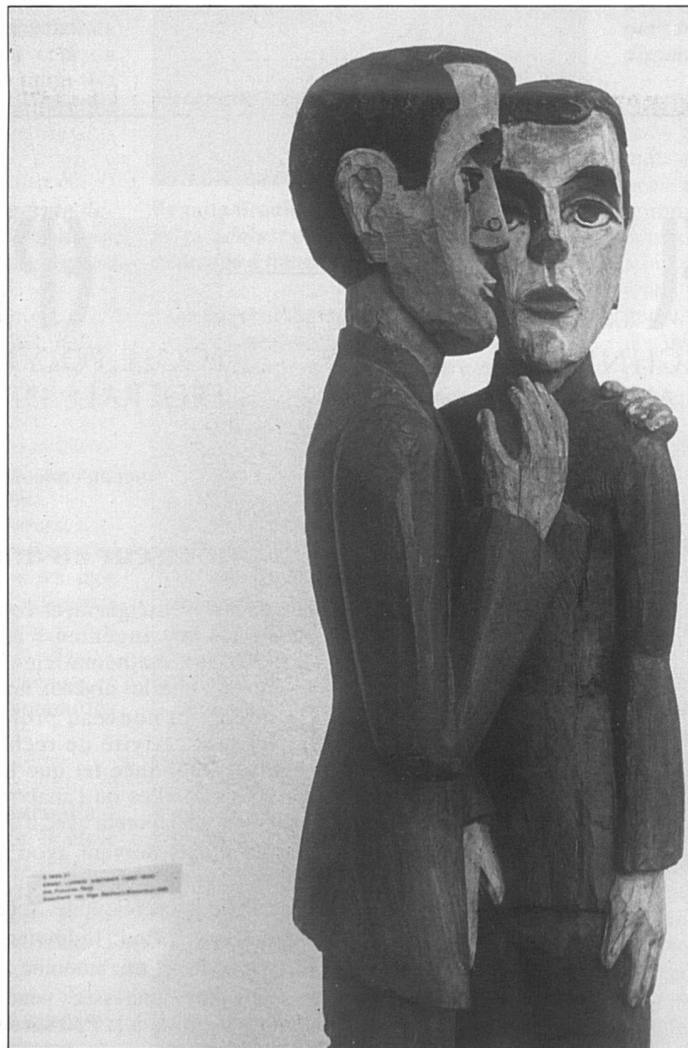
pas attiré par les femmes, c'est que je ne suis pas un homme.» Un problème épineux qui pousse l'homosexuel à réfléchir plus qu'aucun hétérosexuel sur son identité sexuelle, puisque celle-ci est en conflit avec l'identité normative.

Jean-Pierre et Jean-Patrick ont d'abord vécu des problèmes d'identité sexuelle: un père absent, qu'ils se mettent tous deux à chercher. A l'adolescence, cette quête du père idéal se mue en attirance de plus en plus prononcée pour les hommes. Tous deux réalisent alors que la construction de leur identité prend un chemin inattendu.

Jean-Patrick comprend dès l'âge de 11 ans qu'il est homosexuel, en lisant le terme dans une publication. Pour Jean-Pierre, le processus s'avère plus long: «J'ai été asexué pendant très longtemps. A la fin des années soixante, j'ai commencé à chercher des informations sur l'homosexualité. Grâce à la lecture, j'ai essayé de solidifier une identité homosexuelle naissante.»

Des modèles repoussants

La quête d'une identité passe nécessairement par l'identification à un ou plusieurs modèles. Une étape douloureuse pour de nombreux homosexuels. A 15 ans, Philippe se rend compte qu'il est attiré par les hommes. Mais il n'ose pas dans un premier temps donner un nom à ses préférences. «Je ne pouvais pas admettre que j'étais homosexuel. J'avais des modèles de gays repoussants, style Cage aux Folles. Je n'ai jamais eu envie de m'habiller comme une femme. J'ai pensé: je ne suis pas comme eux, donc je ne suis pas homosexuel. Ce n'est qu'à l'âge de 20 ans que j'ai admis mes préférences.» Jean-Pierre a aussi souffert d'un manque de référence total. «L'imagerie négative qui entoure les homosexuels m'a peiné. J'ai même eu une période antipédé. J'avais horreur des homosexuels efféminés.»



(Photo Helena Mach)



On le voit, il n'y a pas de voie royale qui mène à l'homosexualité. Ne disposant pas de routes balisées, elle prend des chemins inconnus à la majorité hétérosexuelle de la population. L'identité hétérosexuelle va de soi dans la mesure où l'objet du désir est le sexe opposé. L'identité homosexuelle est souvent d'abord confuse. L'homosexuel se voit obligé de prendre conscience de sa différence. Lorsqu'il la nomme, il la donne à exister. A partir de ce moment, l'identité n'est plus floue. Elle devient même forte. «*Mes épreuves ont renforcé mon identité homosexuelle explique Jean-Pierre. Je suis devenu un homme public pour montrer à d'autres que l'homosexualité existait. En militant publiquement, j'ai appris à m'affronter, à affronter les autres et à argumenter.*»

La virilité? Une attitude...

Si l'identité semble solidement établie, la signification des termes masculin et féminin – qui contribuent dans une large mesure à forger une identité – a des contours relativement flous pour nos interlocuteurs.

Pour Michel, la virilité et la féminité sont surtout des attitudes, des manières de parler, de se comporter au lit. «*Au-delà du jeu, la virilité et la féminité sont des façons de s'accepter, de s'assumer et de faire preuve d'un certain courage.*»

Pour Jean-Patrick, le masculin et le féminin sont avant tout des données physiologiques. Sur cette composante génétique viennent se greffer des attitudes sociales qui sont purement culturelles. Aussi Jean-Patrick ne conteste-t-il pas le sens traditionnel de ces deux mots. En revanche, Philippe estime que le terme de virilité est une coquille vide qui sert uniquement de code. «*Les deux pôles sont de moins en moins définis. Reste toute la symbolique.*» Dans le milieu homosexuel, l'hypervirilité est pourtant souvent cultivée, et le macho représente un modèle pour certains. «*On exacerbe la forme parce que le fond n'y est plus!*»

Pour Philippe, la féminité est moins superficielle que la virilité. «*C'est une valeur plus originelle. Je partage l'opinion d'Elisabeth Badinter lorsqu'elle dit que la virilité s'est construite contre la féminité.*» Pour le jeune étudiant, la virilité réside uniquement dans l'apparence physique.

Homosexuel. Le mot finit par déranger ceux-là mêmes qui en sont qualifiés et qui se revendiquent comme tels. Si le fait d'être gay revêt une importance énorme dans leur vie («*je ne serais sans doute pas le même homme si j'avais été hétérosexuel*» confie Jean-Pierre), nos interlocuteurs se considèrent avant tout comme des êtres humains. Philippe: «*Je me définis d'abord comme un homme. L'homosexualité n'est qu'un aspect de ma personnalité.*» Jean-Patrick: «*Je suis avant tout un être humain masculin et homosexuel.*» Jean-Pierre: «*Je suis Jean-Pierre, dans lequel il y a des zestes de virilité et de féminité.*»

Pour celles et ceux qui auraient tendance à considérer l'amour pour le semblable comme une curiosité difficilement compréhensible, Jean-Pierre a le mot de la fin: «*L'être humain, qu'il soit hétérosexuel ou homosexuel, est attiré par l'autre. L'autre – c'est-à-dire le même pour les gays – nous ressemble un peu physiquement. Mais il reste très différent. C'est une erreur que de dire que l'on est attiré par le sexe opposé. Je suis attiré par l'autre. Or, l'homosexualité, c'est un monde de différences.*»

Patricia Briel



ÉCOLE POLYTECHNIQUE
FÉDÉRALE DE LAUSANNE

met au concours un poste de

professeur en probabilités

Les tâches d'enseignement comprennent des cours de base enseignés aux ingénieurs ainsi que des cours avancés destinés aux mathématiciens. Un talent pédagogique à tous les niveaux universitaires est requis.

On attend du nouveau professeur qu'il développe une importante activité de recherche dans un domaine de la théorie des processus stochastiques tel que la théorie du mouvement brownien, des processus de Markov ou de l'intégration stochastique. Le nouveau professeur collaborera avec d'autres unités de l'Ecole.

Les candidats doivent avoir démontré leur aptitude à la recherche et à la direction de projets de haut niveau.

Les candidatures féminines sont vivement encouragées.

Délai d'inscription: 15 février 1994.

Entrée en fonction: automne 1994.

Les personnes intéressées voudront bien demander le dossier relatif à ce poste à la **Présidence de l'EPFL, CE-Ecublens, 1015 Lausanne.**

22-1882



ÉCOLE POLYTECHNIQUE
FÉDÉRALE DE LAUSANNE

met au concours un poste de

professeur en analyse appliquée

Les tâches d'enseignement comprennent des cours de base enseignés aux ingénieurs ainsi que des cours avancés destinés aux mathématiciens. Un talent pédagogique à enseigner à tous les niveaux universitaires est requis.

On attend du nouveau professeur qu'il développe une importante activité de recherche dans un domaine de l'analyse appliquée tel que la théorie des équations aux dérivées partielles ou l'analyse variationnelle. Le nouveau professeur collaborera avec d'autres unités de l'Ecole.

Les candidats doivent avoir démontré leur aptitude à la recherche et à la direction de projets de haut niveau.

Les candidatures féminines sont vivement encouragées.

Délai d'inscription: 15 février 1994.

Entrée en fonction: automne 1994 ou à convenir.

Les personnes intéressées voudront bien demander le dossier relatif à ce poste à la **Présidence de l'EPFL, CE-Ecublens, 1015 Lausanne.**

22-1882